

distribution

Chorégraphie Jan Martens

Assistanat artistique Naomi Gibson

Assistanat artistique / coaching Steven Michel, Piet Defrancq

Interprètes Pierre Bastin, Camilla Bundel, Jim Buskens, Zoë Chungong, Simon Lelièvre, Florence Lenon, Elisha Mercelina, Dan Mussett, Pierre Adrien Touret, Zora Westbroek, Maisie Woodford, Paolo Yao

Interprètes d'origine Piet Defrancq, Naomi Gibson, Nelle Hens, Julien Josse, Kimmy Ligvoet, Cherish Menzo, Steven Michel, Laura Vanbormet/ou en/of Morgane Ribbens, Ilse Ghekiere, Victor Dumont, Connor Schumacher, Caspar Knops, Amerigo Delli Bove, Daniel Barkan

Dramaturgie Renée Copraij

Costume Sofie Durnez

Lumières Jan Fedinger

Régie Jan Lettany, Michel Spang, Elke Verachtert, Nele Verreyken

Graphisme Nick Mattan

Physiothérapie et ostéopathie Fourward Gent, Inge Haeyaert, Lode Verreyen

Production GRIP (Hanne Doms, Anneleen Hermans, Rudi Meulemans, Klaartje Oerlemans, Jennifer Piasecki, Sylvie Svanberg, Nele Verreyken)

Diffusion internationale A propic / Line Rousseau, Marion Gauvent

Partenaires 2023-2027 La Comédie de Clermont-Ferrand SN, Maison de la danse/Pôle européen de création, en soutien à la Biennale de Lyon

DOG DAYS 2025 Coproduction

Theater Rotterdam, DE SINGEL, Le Carreau – Scène nationale de Forbach et de l'Est Mosellan, Perpodium

Résidences Opera Ballet Vlaanderen, La Comédie de Clermont-Ferrand

Avec le soutien financier du gouvernement flamand, Tax Shelter du gouvernement fédéral Belge via Cronos Invest

Remerciements Opera Ballet Vlaanderen, corso

Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels

Crédit photo Studio Rios Zertuche

bientôt sur scène

16 & 17 DÉCEMBRE

Arras Théâtre

sans regrets ?

Cie The Rat Pack et

Régis Truchy

Alerte rouge ! Une météorite fonce droit sur notre planète, nous menaçant d'extinction à très court terme. Chaque minute compte. L'instant présent se savoure avec une intensité décuplée. Alors, passer vos derniers moments avec les circassiens de The Rat Pack ? Promis, vous ne le regretterez pas !

les multipistes
rencontre avec
le cirque contemporain

du
02.12.25
au
14.01.26

17^e
édition

au cinéma TANDEM

DU 10 AU 16 DÉCEMBRE

sorda

Eva Libertad García

Berlin 2025 - Panorama:

Prix du public

La réalisatrice espagnole Eva Libertad s'inspire de son vécu pour livrer un récit intime et sincère, porté par la présence magnétique de sa sœur, l'actrice sourde Miriam Garlo.

DU 10 AU 16 DÉCEMBRE

louise

Nicolas Keitel

Fondation Barrière - Prix

Cinéma 2025

Suite à un incident, la jeune Marion décide de fuguer du domicile familial. Elle démarre alors une nouvelle vie sous une autre identité : Louise. Quinze ans plus tard, « Louise » retrouve la trace de sa sœur et de sa mère. Alors qu'elle renoue avec son passé, un dilemme s'impose à elle : rester Louise ou redevenir Marion.

TANDEM

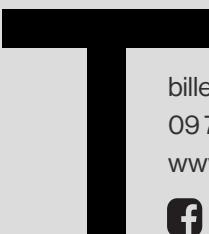
the dog days are over 2.0



Jan Martens, GRIP



Un coup de cœur ?
Partagez votre expérience !



billetterie@tandem.email
09 71 00 56 78
www.tandem-arrasdouai.eu



entretien

Propos recueillis par Wilson Le Personnic - Sept. 2025

Pouvez-vous retracer la genèse de ce spectacle créé en 2014 ?

À l'époque de *The dog days are over*, j'étais encore au début de mon parcours : j'avais principalement créé des solos ou des duos, souvent des portraits intimement liés aux interprètes eux-mêmes. C'était ma première véritable pièce de groupe. L'occasion m'a été donnée par une commande à Rotterdam, dans le cadre d'un programme qui invitait de jeunes chorégraphes à travailler avec les danseur·euses de la compagnie de Conny Janssen. Pour la première fois, j'avais à disposition un ensemble plus large, six interprètes, et j'ai voulu m'interroger sur ce que pouvait être le « portrait » d'un·e danseur·euse de compagnie. Je dois avouer qu'à l'époque j'avais une vision assez critique, presque caricaturale, de ces interprètes : je les voyais peu créatifs, formés pour exécuter avec précision plutôt que pour inventer. Mon parti pris a été d'en faire un portrait frontal, cru mais ironique, qui expose à la fois la virtuosité, la vanité et la dimension mécanique de ce rôle. J'ai cherché un geste capable de mettre en évidence la difficulté de danser, un geste qui ne pardonne pas et qui expose la fatigue, l'effort, les erreurs. C'est là que le saut s'est imposé comme matière première. Un geste simple, mais physiquement redoutable, qui ne permet pas de tricher. Je m'étais appuyé sur une citation de Philippe Halsman, qui voyait dans l'acte de sauter un moyen infaillible de révéler la vérité profonde d'un individu. J'aimais cette idée que, dans l'effort, le masque tombe et que l'humain réapparaît. J'ai donc construit une partition d'unissons, où la moindre faille devient immédiatement visible. La pièce cherchait à faire surgir cette tension permanente : l'obsession de la perfection d'un côté, l'inévitable fragilité de l'autre. La première version durait vingt minutes et se terminait sur *Private Dancer* de Tina Turner, une manière un peu ironique d'insister sur la condition de l'interprète « à exécuter ». Mais je sentais que cette forme courte n'épuisait pas le potentiel du projet. En étirant la durée, il devenait possible de montrer non seulement la cruauté de l'exercice, mais aussi la naissance d'un collectif, d'une communauté. C'est ce qui a motivé la création de la version longue, un an plus tard, et qui a ouvert pour moi un nouveau chapitre artistique.

Avec les années, comment percevez-vous aujourd'hui *The dog days are over* dans votre cheminement artistique ?

The dog days are over a eu un effet décisif sur mon parcours : c'est véritablement avec cette pièce que ma trajectoire a basculé. Elle est sans doute l'une de mes œuvres les plus radicales, mais aussi l'une des plus accessibles, paradoxalement. Avant elle, j'avais déjà créé le duo *Sweat baby sweat*, qui avait rencontré un public assez large, mais mes autres projets restaient plus expérimentaux, davantage liés à la performance qu'à la danse au sens strict. Avec *The dog days are over*, j'ai trouvé un langage capable de conjuguer une certaine radicalité formelle et une ouverture vers un public plus large. Cette pièce m'a aussi permis d'entrer réellement dans l'écriture chorégraphique. Pour la première fois, j'ai travaillé avec la géométrie, la répétition, la mathématique du mouvement, la construction de l'espace, etc. C'était une manière de me rapprocher de la danse au sens plein du terme, après des pièces plus performatives qui jouaient souvent « contre » la danse. La pièce a touché un public large, bien au-delà de ce que j'avais imaginé. Je ne m'attendais pas à une telle réception : je la considérais comme une pièce radicale, exigeante, parfois même brutale, et pourtant elle a su toucher à la fois les spectateur·ices aguerris et un public beaucoup plus large. Je crois que la clé réside dans l'obsession, qui devient dans ce cas une énergie et une expérience collective que chacun peut ressentir. L'unisson, la cadence, l'endurance, produisent une expérience à la fois fascinante et accessible. Ce processus a aussi profondément transformé mon regard sur les danseur·euses de compagnie. En travaillant avec un groupe d'interprètes, j'ai réalisé à quel point j'avais sous-estimé leur créativité, leur capacité à inventer, à se dépasser. Ce changement de perspective a profondément marqué ma manière d'aborder les collaborations par la suite, notamment avec des compagnies de répertoire. Enfin, *The dog days are over* a également marqué la naissance de GRIP, ma propre structure. C'était la première fois que je recevais des subventions en Belgique pour une création et que je pouvais envisager un travail dans la durée, avec une équipe. La pièce a ainsi non seulement ouvert un nouveau chapitre esthétique dans mon parcours, mais elle a aussi jeté les bases d'un projet collectif, qui continue de me porter aujourd'hui.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de reprendre *The dog days are over* aujourd'hui ?

Reprendre *The dog days are over* aujourd'hui répond à plusieurs envies qui se sont imposées progressivement. Depuis sa création, cette pièce n'a jamais complètement quitté mon parcours : je l'ai transmise à des étudiantes et étudiants à Rotterdam, Arnhem, Genève, Anvers, etc., sous des formes plus courtes ou adaptées. Chaque fois, je voyais à quel point elle offrait aux danseur·euses une expérience unique : un défi physique, certes, mais aussi un apprentissage collectif, une manière de se confronter à l'endurance et à la solidarité. Il y avait donc une évidence à vouloir la recréer aujourd'hui avec une nouvelle génération professionnelle. C'est aussi la première fois que je m'autorise une véritable reprise, dans une logique de répertoire. Cela m'intéressait particulièrement parce que *The dog days are over* est une pièce où une partie du vocabulaire gestuel a été inventée par les danseur·euses eux·elles-mêmes. Revenir dessus aujourd'hui, avec douze nouveaux interprètes, c'est l'occasion de confronter l'héritage de 2014 à d'autres corps, d'autres énergies, d'autres imaginaires. Les choix que nous avions faits collectivement à l'époque ont acquis une valeur presque iconique. Je suis curieux de voir comment de nouveaux matériaux, issus de ces interprètes d'aujourd'hui, vont transformer la dramaturgie sans altérer la structure. La pièce reste la même, mais elle change radicalement parce qu'elle est traversée par des corps différents. Il y a également une dimension plus personnelle. Les dernières années ont été marquées par des créations très lourdes, complexes à écrire et à mettre en place. Replonger dans *Dog days*, c'est retrouver une matière que je connais bien, dans laquelle je sais que je peux compter sur l'énergie collective et sur la force du processus. C'est une manière de recharger les batteries, tout en continuant à travailler. Bien sûr, je sous-estimaïs la difficulté de gérer trois distributions parallèles : chacun·e danse dans deux castings avec des rôles différents, ce qui rend le processus extrêmement exigeant. Mais cette intensité fait aussi partie de l'ADN de la pièce. Et le moment semble juste : nous sommes dans une époque où les questions autour de l'art et du divertissement, de l'effort et de la spectacularité, reviennent avec force. Rejouer *Dog days* aujourd'hui, c'est confronter ces thèmes au regard de 2025 : comment percevons-nous la souffrance, l'endurance, l'exploit sur scène ? Qu'attendons-nous du corps de l'interprète ? Autant de questions qui étaient déjà là en 2014, mais qui résonnent peut-être encore plus fortement aujourd'hui. [...]